

Richard Abibon

Le destin d'une mère

A propos de « Une chanson douce » de [Lucie Borleteau](#),
d'après Leila Slimani

« Une chanson douce » dément très rapidement son titre. La tension monte très doucement pour finir en drame. Attention, je vais gâcher !

Ça reste doux à part quelques petits trucs qui clochent ici et là, laissant pressentir quelque chose de bien pire. Les critiques que j'ai lues font état d'ennui, de succession de scènes banales... ils sont passés à côté du film, comme souvent les critiques. Ces scènes ne sont pas banales du tout, elles sont nécessaires. Par une légère accentuation, elles révèlent un universel : la folie des mères. J'ai souvent entendu, de la part de femmes qui avaient une dent à l'égard des hommes : « les hommes sont malades de leur bite ». C'est vrai. Les femmes, elles, sont malades de leurs enfants. Dans l'universel, ça revient au même : chacun à sa façon est malade du phallus, c'est-à-dire de la castration.

Le film de [Lucie Borleteau](#) est l'adaptation du prix Goncourt de Leila Slimani, lui même parti d'un fait divers s'étant réellement déroulé à New York. Le roman commençait par la fin : le massacre de deux enfants par la nounou qui tente de se suicider, pour ensuite raconter comment on en est arrivé là. La réalisatrice a choisi au contraire de respecter la chronologie, et c'est tant mieux. Même si je sentais la tension monter doucement, jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse en arriver à ce double meurtre.

Le roman est considéré comme l'un des plus gros succès de librairie pour un [prix Goncourt](#), avec plus de 500 000 exemplaires vendus l'année de sa parution et un million d'exemplaires atteint, tous formats confondus, à la fin 2019. Si ça touche tant de monde, c'est qu'il doit bien y avoir un universel là-dedans.

Paul et Myriam (Antoine Reinartz et Leila Bekhti), un couple de bobos du 11^{ème} arrondissement, engagent Louise (Karin Viard), une femme plus âgée qu'eux, afin de garder leurs deux enfants, Mila et Adam, et de faire le ménage, car la maman va reprendre le travail. Depuis cinq ans, Myriam ne fait que s'occuper des enfants et de la maison. Or, elle est avocate et le métier la démange. Voilà qui est typique, surtout de nos jours, de la situation des mères : les enfants d'accord, mais pas que. Alors, quitte à ce que tout le salaire y passe, l'engagement d'une nounou s'avère la seule solution.

Le jeune couple organise un casting sévère et leur choix se porte sur Louise qui a l'air si calme, si réservée, et si à l'écoute des enfants, dès le premier entretien. Les scènes de la vie quotidienne qui vont suivre nous montreront en effet l'attachement grandissant que Louise va porter aux enfants, les prenant littéralement pour les siens. Elle les choie, elle joue avec eux comme une gamine, à leur plus grande joie. De plus, elle tient très bien la maison, dépassant largement les heures pour lesquelles elle est payée. Les parents sont aussi enchantés que les enfants, au point de l'inviter à dîner, puis à passer des vacances avec eux. Myriam se rend-elle compte qu'elle fait monter sur scène un avatar d'elle-même, la fonction « mère », tandis qu'elle choisit d'incarner la super femme professionnelle, l'égale de l'homme ?

Et puis, voilà quelques petits détails qui clochent. Pas grand-chose d'abord. Louise force la petite fille, Mila, (5 ans) à finir son yaourt car il ne faut pas gâcher. Elle prend le yaourt avec ses doigts et les lui fait lécher. Puis elle lui enjoint de continuer avec ses propres doigts. Ça génère quand même un malaise. Il y a un peu de sexuel, là-dedans, et qui sait en quoi ça se transforme dans l'imagination de l'enfant, si ce n'est déjà ça dans la représentation inconsciente de la nounou.

Le grand classique du jeu avec les enfants consiste à faire la bête féroce, en les poursuivant, avec force grognements et promesses terrifiantes : « je vais te manger ! ». Les enfants hurlent de rire. Pourquoi ? d'abord parce que tout le monde sait que c'est pour de semblant. Ensuite parce que c'est la mise en scène du retour au ventre de la mère. Si maman me mange, c'est bien ce qui va se passer, et le conte du petit chaperon rouge explique bien en quoi ce n'est pas si dangereux que ça, puisque, une fois dévoré, on peut sortir du ventre tout intact comme d'avant. Ce passage dans le ventre est équivalent à celui d'un phallus qui fait des va et vient pour le plus grand plaisir des deux partenaires (enfin, parfois). Louise excelle dans ce jeu, car elle s'y donne de tout cœur, complètement investie de son identité provisoire de bête féroce. Les enfants sont à la fois ravis, car faire semblant pour de vrai, c'est pas donné à tout le monde, et un peu effrayés quand même, car elle y va un peu fort et un peu loin.

Un jour la maîtresse d'école fait venir les parents : la petite a blessé un camarade avec son double décimètre. Une autre fois, Myriam découvre un bleu sur le bras de son bébé. Louise dit que c'est la petite fille qui a mordu le bébé. Et puis, décontenancée par les doutes de Myriam, elle joue son va-tout en dénudant son épaule où s'étale aussi un bleu. Ce serait aussi l'œuvre de Mila. Un peu plus tard, on la voit enfouir sa tête dans l'épaule du bébé, dans un geste pas tout à fait clair, mais qui laisse entendre une morsure.

Louise révèle ainsi son désir d'avoir ces enfants-là dans son ventre. Voilà ce qu'aucun des critiques que j'ai lus n'a perçu. C'est une ogresse, mais au sens incestueux, sexuel du terme : remplacer à tout prix un phallus manquant. Les séances de chatouilles qui ravissent tout autant les enfants sont du même ordre.

Louise est si investie dans la famille qu'elle s'imagine en faire partie. Si elle vient si tôt le matin et si elle part si tard le soir, si elle passe parfois la nuit là sans que ça lui cause de souci c'est qu'elle n'a personne d'autre dans sa vie et que son studio minable dans une très lointaine banlieue n'a rien d'affriolant. Beaucoup de critiques ont sauté sur cette occurrence pour en faire un film social, une réflexion sur la lutte des classes. Je veux bien, si ça n'empêche pas de voir l'enjeu principal du film qui reste : « qu'est-ce qu'une mère ? ». Car, en l'absence de la génitrice, c'est elle qui est devenue la mère.

Ainsi forme-t-elle le projet d'un troisième enfant. Ça pérenniserait son emploi et surtout, ça lui permettrait de réaliser par procuration son formidable désir d'enfant. Elle cuisine pour le couple des plats dont elle a lu dans je ne sais quel magazine, la fonction fertilisante. Elle s'arrange pour emmener les enfants au dehors le soir afin que les amants puissent se retrouver. Elle instille régulièrement l'idée dans la tête de la grande fille de cinq ans, au mépris absolu de ce qu'elle, elle désire, car la petite fille n'en a rien à faire d'un troisième enfant, elle a déjà assez de mal avec le bébé déjà là. Et c'est dans cette caricature qu'on peut comprendre la formidable différence entre hommes et femmes : pour elle, l'acte sexuel n'a aucune importance, seul compte le résultat, l'enfant, même s'il passe par le ventre d'une autre femme. Ce n'est bien sûr pas toujours ainsi, du moins provisoirement car l'enfant reste la visée plus ou moins consciente de chaque femme.

Toutes les femmes n'en sont pas au point de Louise. Elle représente un extrême, mais un extrême révélateur. Alors que Paul commence à avoir des doutes, arrive une lettre des impôts qui demande à l'employeur, le jeune couple, de saisir sur le salaire de la nounou les impôts réclamés depuis fort longtemps. Ils en demandent raison à Louise. Décontenancée, en pleurs,

elle donne la raison fondamentale de tous ses comportements : quand son mari est mort, la garde de son enfant lui a été refusée.

Sans doute y avait-il déjà quelque raison. Cela décide les parents à changer de mode de garde.

Rentrant chez elle après cet incident, dans un glissement visqueux, elle voit des poulpes dans tous coins de sa maison, mais surtout dans les lieux humides munis d'un trou, lavabo, évier, cuvette des WC. Le poulpe est une autre version de l'araignée, grand classique des phobies. Il représente la menace de castration : huit bras qui n'ont qu'un but, tout ramener à la bouche qui se trouve au milieu. Ou bien : huit bras qui sont autant de phallus qu'elle n'a pas. Louise sent qu'elle va perdre son substitut phallique. La représentation de la castration, mise à l'écart par les enfants, remonte sur scène dans la réalité des lieux présentant un trou. La nounou, complètement paniquée, s'empare d'un lampadaire et frappe à coups redoublés sur ce qu'elle croit voir, avec toute la violence dont elle est capable.

Revenue chez le jeune couple, Louise récupère un papier avec lequel jouait le bébé. Elle y lit la réponse favorable de la crèche. Toute sa vie s'effondre. Après un temps d'hébétude, elle sort un couteau de son écrin et c'est le drame. En les tuant et en se tuant avec eux, elle conserve l'illusion de ne pas les perdre. Pulsions de mort certes mais, comme je l'ai décrit dans mes vidéos, surtout narcissisme du sujet qui, au mépris du moi, se fait monter une dernière fois sur scène pour défier le destin.

Mardi 28 avril 2020